

État, pouvoirs et contestations
dans les monarchies française et britannique
(vers 1640-vers 1780)





Comment se sont construites les deux plus puissantes monarchies d'Europe occidentale, la monarchie française et la monarchie britannique, entre le milieu du XVII^e siècle et la fin du siècle suivant ? quels étaient leurs fondements idéologiques ? qui étaient les principaux acteurs de ces systèmes politiques ? à quelles oppositions les souverains se heurtèrent-ils ? C'est à ces questions que ce volume tente de répondre.

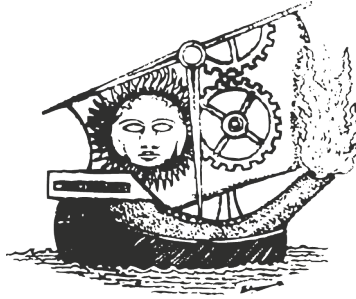
Cet ouvrage fait partager les résultats des recherches les plus récentes dans le domaine de l'histoire politique. Il propose des mises au point historiographiques (le mystère de la Fronde ; les révoltes populaires sous Louis XIV ; les grandes figures du pouvoir et la contestation politique en Grande-Bretagne), des recherches originales sur des thèmes très neufs (la communication politique ; les soldats protestants dans l'armée française) et des réflexions sur des objets transversaux (l'idée de Révolution à travers le temps).

Les différences entre la Grande-Bretagne et la France sont anciennes : ce livre rappelle aussi que les systèmes politiques sont rarement immuables, et qu'ils doivent affronter régulièrement des formes variées d'opposition, parfois limitées, parfois généralisées et de temps en temps radicales.

ISBN de ce PDF :
979-10-231-3136-9

Vincent Laurensz van der Vinne (1629-1702),
Vanité avec un portrait de Charles I^{er}, huile sur panneau,
collection privée © Lawrence Steigrad Fine Arts,
New York/Bridgeman Images

ÉTAT, POUVOIRS ET CONTESTATIONS
DANS LES MONARCHIES FRANÇAISE ET BRITANNIQUE
(VERS 1640-VERS 1780)



Bulletin de l'Association des historiens modernistes
des universités françaises
dirigé par Nicolas Le Roux

DANS LA MÊME COLLECTION

39. *L'Environnement à l'époque moderne*
38. *Habitat et cadre de vie à l'époque moderne*
37. *La Péninsule Ibérique et le monde*
(1470-1640)
36. *Les Universités en Europe*
(1450-1814)
35. *Les Circulations internationales en Europe*
(1680-1780)
34. *L'Opinion publique en Europe*
(1600-1800)
33. *Turcs et turqueries*
(XVI^e-XVIII^e siècle)
32. *Les Affrontements religieux en Europe*
(1500-1650)

État, pouvoirs et contestations
dans les monarchies
française et britannique
(vers 1640-vers 1780)

Préface de Nicolas Le Roux

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2020
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0659-6

Maquette : 3D2S – mise en page : Atelier Christian MILLET
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN
Adaptation numérique : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) (0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

NOUVELLES PERSPECTIVES
DE RECHERCHE ET D'INTERPRÉTATION
CONCERNANT LA FRONDE

Jean-Marie Constant

Le Mans Université, TEMOS (CNRS, FRE 2015)

En 1954, l'historien hollandais Ernest Kossmann a publié un livre qui a suscité des débats¹. Il écrivait notamment que la Fronde était un imbroglio baroque, extrêmement complexe et souvent incompréhensible pour le lecteur. Cet ouvrage fait partie de l'énorme historiographie consacrée à cet événement, qui a toujours fasciné les historiens de très nombreux pays et entraîné des controverses passionnées. Il traduit les énormes difficultés d'interprétation de cette Fronde, qui a duré cinq ans, de 1648 à 1653². Pour conjurer ces difficultés de compréhension de la Fronde, il me paraît souhaitable d'innover en matière de présentation et de promouvoir une relation thématique beaucoup plus claire. Cependant, cette nouvelle façon d'exposer cet épisode de l'histoire du xvii^e siècle n'est pas suffisante, il faut aussi élaborer de nouvelles méthodes d'investigation pour comprendre les motivations des hommes et des femmes de ce temps.

Pour changer les perspectives, il me semble nécessaire de diversifier les approches et de faire appel à la pluridisciplinarité. Un regard anthropologique permet de comprendre des faits symboliques, voire emblématiques et de suivre les personnages qui ont joué un rôle dans le déroulement des faits. La thèse de Sophie Vergnes, qui a étudié « les frondeuses », me paraît être un modèle, car elle privilégie l'irruption des femmes, qui est une caractéristique essentielle de la Fronde et suit

1 Ernest Kossmann, *La Fronde*, Leiden, Leidse Historische Reeks, 1954.

2 J'ai résumé cet ensemble historiographique dans *C'était la Fronde*, Paris, Flammarion, 2016, p. 381-385.

leur destin souvent hors normes pour le XVII^e siècle³. Un autre regard est indispensable, celui des littéraires, pour analyser la masse des cinq mille mazarinades écrites par les grands écrivains de l'époque, comme le nombre de récits, de mémoires et d'œuvres de toutes sortes, qui évoquent la Fronde. Hubert Carrier a consacré sa vie à recenser les mazarinades et à les étudier⁴. Une partie des recherches de Jean Garapon concerne les *Mémoires* de la Grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans⁵.

Une autre nécessité s'impose, travailler sur la longue durée, car la Fronde ne surgit pas d'un seul coup. Elle est la conséquence d'une longue histoire élaborée depuis les règnes d'Henri IV et surtout de Louis XIII. La montée des couches sociales nouvelles, constituées essentiellement du monde des officiers, dont la place est de plus en plus importante, a bouleversé les structures de la société⁶. La prise de pouvoir de Louis XIII en 1617 contribue à installer un nouveau paysage politique en Europe. En même temps, la guerre l'oblige à mettre en place un pouvoir centralisé et autoritaire, qu'une grande partie de la population rejette.

Cette présentation thématique de la Fronde a l'avantage d'être plus claire, mais elle a l'inconvénient de gommer la chronologie, pourtant essentielle en histoire. Pour pallier cette difficulté, il sera nécessaire de rappeler les repères chronologiques, qui scandent le déroulement de la Fronde. Auparavant, avant de raconter les événements principaux, il faudra présenter le contexte historique en 1648, puis consacrer une troisième partie aux caractères novateurs ou peut-être seulement baroques de la Fronde.

3 Sophie Vergnes, *Les Frondeuses, une révolte au féminin (1643-1661)*, Seyssel, Champ Vallon, 2013.

4 Hubert Carrier, *La Fronde. Contestation démocratique et misère paysanne, 52 mazarinades*, Paris, EDHIS, 1982, 2 vol. et *Le Labyrinthe de l'État. Essai sur le débat politique en France au temps de la Fronde (1648-1653)*, Paris, Honoré Champion, 2004.

5 Jean Garapon, *La Grande Mademoiselle, mémorialiste, une autobiographie dans le temps*, Genève, Droz, 1989; *La Culture d'une princesse, écriture et autoportrait dans l'œuvre de la Grande Mademoiselle (1627-1693)*, Paris, Honoré Champion, 2003; « La Grande Mademoiselle, en visite à Trévoux, souveraineté rêvée, rêve romanesque », *XVII^e siècle*, 228, 2005, p. 489-497.

6 Jean-Marie Constant, *Henri IV roi d'aventure*, Paris, Perrin, 2010, p. 211-244.

Deux faits historiques expliquent l'explosion frondeuse : la guerre et la régence. La France est en conflit avec l'Espagne, officiellement depuis 1635, mais en réalité, depuis 1617, les combats ont rarement cessé : guerre de la mère et du fils, reprise des guerres de Religion, interventions en Italie (succession de Mantoue, affaire de la Valteline)⁷. Or, les guerres coûtent très cher et entraînent de fortes augmentations d'impôts (doublement et triplement de la fiscalité). Le mécontentement est extrême. Les révoltes populaires, qui se déploient sous le règne de Louis XIII, en sont les conséquences⁸. Cette croissance démentielle de la fiscalité se produit au moment où la conjoncture économique se renverse. Les « trente glorieuses du XVII^e siècle », qui correspondent à la période de reconstruction, après les guerres de Religion, s'achèvent entre 1620 et 1630, suivant les régions⁹.

La fiscalité n'est pas la seule cause du mécontentement. Les élites, nobles et parlementaires, sont le plus souvent exemptes de la taille, mais elles protestent contre la centralisation opérée sous Richelieu. La création des intendants, commissaires du roi, nommés et révocables, exaspère les officiers locaux et les notables des provinces, qui se sentent dépossédés de leurs fonctions et de leur rôle social. Elles craignent le retour de la

7 Yves-Marie Bercé, *La Naissance dramatique de l'absolutisme (1598-1661)*, Paris, Le Seuil, 1992 ; Jean-Marie Constant, *La Folle Liberté des baroques*, Paris, Perrin, 2007, chap. 5 et 6, p. 117-181.

8 Yves-Marie Bercé, *Histoire des croquants. Étude des soulèvements populaires au XVII^e siècle dans le Sud-Ouest de la France*, Paris/Genève, Droz, 1974, 2 vol. ; Madeleine Foissil, *La Révolte des nu-pieds et les révoltes normandes de 1639*, Paris, PUF, 1969 ; René Pillorget, *Les Mouvements insurrectionnels de Provence entre 1596 et 1715*, Paris, Pedone, 1975. Pour s'informer sur les controverses à propos des révoltes populaires, voir Boris Porchnev, *Les Soulèvements populaires en France avant la Fronde*, Paris, SEVPEN, 1963, et Roland Mousnier, « Recherches sur les soulèvements populaires en France avant la Fronde », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1958, repris dans *La Faucille et le Marteau*, Paris, PUF, 1970, p. 335-384.

9 Claude Brunel, Jean-Marie Duvosquel, Philippe Guignet, René Vermeir, *Les « Trente Glorieuses ». Pays-Bas méridionaux et France septentrionale, (1600-1630)*, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 2010 ; Joseph Goy et Emmanuel Le Roy Ladurie, *Les Fluctuations du produit de la dîme*, Paris/La Haye, Mouton, 1972 et *Prestations paysannes, dîmes, rente foncière et mouvement de la production agricole à l'époque préindustrielle*, Paris/La Haye, Éditions de l'EHESS/Mouton, 1982, 2 vol.

répression contre les opposants du temps de Richelieu, car si Louis XIII et Richelieu sont morts, le système de pouvoir autoritaire qu'ils ont mis en place demeure et peut se réactiver à tout moment. Personne n'a oublié que, sous le ministériat du grand cardinal, la Bastille et le château de Vincennes regorgeaient de prisonniers politiques, que d'autres avaient été contraints de partir en exil, enfin que certains opposants avaient été exécutés, comme le duc de Montmorency, Cinq-Mars et de Thou. Depuis la mort de Richelieu, les prisons ont été vidées, les exilés sont revenus, les exécutions ont cessé, mais les rancœurs persistent.

14

Deux courants de pensée existent, comme le relate le père du Grand Condé, dans une conversation avec le maréchal de Bassompierre, dans son *Journal de ma vie*. En 1622, Condé lui demande : « Êtes-vous du parti de la guerre ou du parti de la paix ? » Le maréchal, surpris par la question, répond évasivement, mais cette question de Condé révèle le grand clivage politique de l'époque¹⁰. En effet, pendant la régence, Marie de Médicis, grâce aux mariages espagnols, a tenté de faire une paix définitive avec l'ennemi héréditaire, les Habsbourg. Le coup d'État de Louis XIII en 1617 a rompu avec cette politique. Du côté des partisans de la paix, Marie de Médicis est en première ligne avec ceux que l'on a appelés « les dévots ». Contrairement, à ce qu'on a souvent dit à leur propos, ils ne sont pas un parti, mais un courant d'opinion, très diversifié¹¹. Ils prônent le développement de la réforme catholique, l'aide aux pauvres et aux déshérités, la réforme du royaume, la conversion des protestants et surtout la paix. Du côté des partisans de la guerre se trouvent Louis XIII et Richelieu, mais ils sont loin d'être seuls, car « les bons Français », qui ont soutenu Henri IV contre les ligueurs, partagent leurs idées. Parmi eux se distingue toute une gentilhommerie, qui rêve de gloire militaire. L'historienne Hélène Germa Romann a montré que l'idéal des gentilshommes était d'acquérir de la gloire, en mourant à la guerre ou l'épée à la main lors des duels. L'idée d'achever

10 Bassompierre, *Journal de ma vie*, éd. M. de Chanterac, Paris, Société d'histoire de France, 1870-1877, t. I, p. 33.

11 Jean-Marie Constant, *Les Conjurateurs, le premier libéralisme politique sous Richelieu*, Paris, Hachette, 1987, p. 52-64 et 169-172 ; Jean Pierre Gutton, *Dévots et société au XVII^e siècle, construire le ciel sur la terre*, Paris, Belin, 2004.

sa vie dans un lit, comme tout le monde, même accompagné par les sacrements de l'Église, leur répugnait. Ils préféraient « la belle mort » à « la bonne mort »¹².

Cet état d'esprit de la noblesse est un phénomène structurel de la société française. Pour les états généraux de 1614, les rédacteurs du cahier de doléances de la noblesse de l'Orléanais l'expriment avec panache. Ils ne sont pas uniquement les représentants de cette province, mais du gouvernement militaire, c'est-à-dire d'un territoire immense puisqu'il comprend presque le quart du royaume. En effet, il va des Charentes à la Beauce et du Nivernais aux limites de la Bretagne et du Maine. Ils ont ajouté à leurs revendications nobles, une longue introduction, qui est un véritable manifeste, pour affirmer leur vocation guerrière¹³. Ils déclarent descendre des « Francs » qui ont « envahi la nation gauloise », « arrêté le cours insolent du cruel Attila », lutter contre les « Sarrazins et les Saxons ». Ils se réclament de Charles Martel, de Pépin le Bref et de Charlemagne, vantent leur rôle pendant les croisades contre les Turcs, la guerre de Cent Ans contre les Anglais, les guerres d'Italie contre les Espagnols. Ils concluent leur texte en se disant compagnons d'armes du roi et affichent leur soif de gloire militaire. Certes, j'ai pu calculer qu'à l'époque des guerres de religion, seulement 15 % des gentilshommes du royaume étaient militaires, avec des différences régionales fortes, de 25 à 40 % pour le Périgord, la Picardie, le Sud-Ouest, l'Orléanais, mais très peu pour des provinces périphériques comme la Bretagne, le Dauphiné ou la Provence. Peu parvenaient donc sur les champs de bataille, mais tous en rêvaient.

On sait que Gaston d'Orléans, en révolte contre Richelieu, vaincu en 1632, par l'armée royale, à Castelnaudary, voulait mourir au combat. Il fallut toute la diplomatie de son état-major et de celui des généraux royalistes pour le convaincre de renoncer et de partir en exil. Il était alors l'héritier du trône et l'idée qu'il pût mourir de la main des soldats royaux

12 Hélène Germa Romann, « *Du bel mourir au bien mourir* », *le sentiment de la mort chez les gentilshommes français, (1515-1643)*, Genève, Droz, 2001.

13 Yves Durand, *Cahiers de doléances de la noblesse des gouvernements de l'Orléanais, Normandie et Bretagne pour les États généraux de 1614*, Nantes, Centre de recherche sur l'histoire de la France atlantique, 1971.

était impensable sur le plan politique pour les chefs des deux armées. Le dévouement et la prise de risque faisaient partie de leur quotidien. La Rochefoucauld, dans ses *Mémoires*, écrit qu'il prit « le parti de la Reine », parce qu'elle était « malheureuse et persécutée ». Il ajoute : « J'étais à un âge, où on aime faire des choses extraordinaires et éclatantes¹⁴. »

Le second élément important de ce contexte historique est la régence. Louis XIII meurt en 1643. L'héritier du trône, Louis XIV, n'a que cinq ans et ne peut gouverner. Sa mère, Anne d'Autriche, devient régente et Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, lieutenant général du royaume, c'est-à-dire chef des armées et de la noblesse. Anne d'Autriche choisit Mazarin comme Premier ministre. L'opinion est méfiante vis-à-vis de la reine, d'origine espagnole, et de Mazarin, d'origine italienne, alors que Gaston d'Orléans est très populaire auprès des magistrats du Parlement et de la population, parce qu'il est un prince français, partisan d'une monarchie tempérée et adversaire de la monarchie autoritaire de Louis XIII et Richelieu. Paradoxalement, les historiens, pendant des générations, ont accablé Gaston d'Orléans, sans doute parce qu'il était un adversaire de Richelieu. Cependant, lorsqu'on lit les textes de ses contemporains, on s'aperçoit que les gens l'aimaient beaucoup et auraient souhaité le voir devenir régent. Il n'a répondu que très mollement aux sollicitations de ses partisans, car très légitimiste, il pensait que la régence revenait à sa belle-sœur, selon la tradition monarchique¹⁵. Les historiens ont souvent mésestimé le rôle de Gaston d'Orléans, qui a remporté des victoires militaires capitales en Flandres. Il était un très habile diplomate, qui a réussi des négociations difficiles avec les parlementaires parisiens.

De 1643 à 1648, la situation est difficile, parce que les caisses de l'État sont vides, qu'il faut continuer la guerre, en attendant les conclusions des négociations des traités de Westphalie en cours, depuis 1643, mais qui s'éternisent et n'aboutiront qu'en 1648. Or, la population est pressée. Elle attend avec impatience la paix et surtout la baisse des impôts. Elle voit que

14 La Rochefoucauld, *Mémoires*, dans *Œuvres complètes*, éd. Louis Martin-Chauffier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1935, p 46.

15 Jean-Marie Constant, *Gaston d'Orléans, prince de la liberté*, Paris, Perrin, 2013 ; Jean-Marie Constant et Pierre Gatulle (dir.), *Gaston d'Orléans, prince rebelle et mécène*, cat. expo. château de Blois, 1^{er} juillet-15 octobre 2017, Rennes, PUR, 2017.

rien ne se produit, bien au contraire, car la fiscalité continue à s'alourdir de plus belle avec la multiplication des taxes de toutes sortes. Certes, le régime n'est plus le système autoritaire de Richelieu, les prisonniers ont été libérés, les exilés sont revenus et les adversaires politiques ne sont plus exécutés. Ces gestes symboliques font illusion pendant un temps. Même de Retz y est sensible. Il écrit dans ses *Mémoires* :

l'on voyait sur les degrés du trône, d'où l'âpre Richelieu avait foudroyé les humains, un successeur doux, bénin, qui ne voulait rien qui était au désespoir que sa dignité de cardinal ne lui permettait pas de s'humilier autant qu'il l'eût souhaité devant tout le monde, qui marchait dans les rues avec deux petits laquais derrière son carrosse¹⁶.

Néanmoins, la paix se faisant attendre, ainsi que la décrue de la fiscalité, la déception est grande. En 1648, la colère gronde.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES (1648-1653)

Pour présenter les événements de la Fronde, il me semble plus simple de les traiter année par année. Chacune d'elles est dominée par un événement déterminant.

1648 apparaît comme l'année de la chambre Saint-Louis du Parlement de Paris et des barricades, qui ont fasciné les historiens. Ceux du début du XIX^e siècle y ont vu l'esquisse d'un régime d'assemblées qu'ils expérimentaient sous la Restauration et la monarchie de Juillet. Ceux du XX^e siècle ont regardé les barricades avec des yeux de romantiques, en imaginant qu'elles ressemblaient à 1830, 1848 et 1871. Il n'en est rien, puisque les barricades de cette époque étaient surtout faites pour protéger les bourgeois de Paris contre d'éventuels pillages. Néanmoins, le mécontentement est grand. Les gens se plaignent de l'augmentation démentielle des impôts et des taxes de toutes sortes, de la mise en cause des privilèges assimilés à des libertés fondamentales, aux retards des versements des rentes, qui constituaient quelquefois le revenu essentiel

¹⁶ Cardinal de Retz, *Mémoires*, dans *Œuvres*, éd. Marie-Thérèse Hipp et Michel Pernot, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, p. 178.

des Parisiens, à l'interruption du paiement des gages des officiers¹⁷. Richelieu disait avec clairvoyance à propos de Paris qu'elle était « une grosse bête qu'il ne faut surtout pas réveiller¹⁸ ». De plus, les magistrats se sentent marginalisés par rapport aux financiers de plus en plus puissants, parce qu'ils prêtent de l'argent au roi pour faire la guerre. Sans eux, la guerre ne pourrait pas continuer, le produit des tailles de quatre années étant déjà anticipé, dépensé et emprunté auprès des financiers.

Le Parlement est tellement excédé par les pressions gouvernementales pour l'obliger à enregistrer des édits fiscaux, notamment par le lit de justice du 15 janvier 1648, acte d'autorité, s'il en fut, qu'il réunit dans la chambre Saint-Louis du Palais de justice des représentants des cours souveraines (Grand Conseil, Chambre des Comptes, Cour des Aides). Cet acte illégal, parce que non autorisé, a été jugé révolutionnaire par certains historiens¹⁹. Ensemble, du 30 juin au 9 juillet 1648, ils élaborent une sorte de charte en vingt-sept articles, qui ne sont nullement révolutionnaires. Ils réclament la baisse des impôts, la suppression des intendants et surtout une protection contre les arrestations arbitraires, l'*Habeas corpus*, considéré à tort comme une innovation, alors que cette disposition se trouve déjà dans les ordonnances de Moulins de 1566 et de Blois en 1579. Bien que Gaston d'Orléans et Mazarin négocient avec les magistrats, la reine est outrée par la réunion sans autorisation de cette assemblée, qu'elle considère comme usurpatrice du pouvoir royal.

Elle pense pouvoir remettre le Parlement à sa place grâce à la victoire de Lens remportée par le Grand Condé, le 20 août 1648. À l'annonce de cette victoire, Gaston d'Orléans a compris qu'Anne d'Autriche allait changer de politique, en s'appuyant sur le prince victorieux. Son conseiller, Nicolas Goulas, raconte, dans ses *Mémoires* que « son visage marqua autant d'inquiétude que si c'était lui qu'on avait défait et non l'archiduc²⁰ ». Il a vu juste, la reine ordonne l'arrestation du président

17 Robert Descimon et Christian Jouhaud (dir.), « La Fronde en mouvement, le développement de la crise politique entre 1648 et 1652 », numéro spécial de la revue, *xvii^e siècle*, 145, octobre-décembre 1984, p. 305-321.

18 BnF, Mss fr. 20290, fol. 335, Relation des barricades.

19 Hubert Méthivier, *La Fronde*, Paris, PUF, 1984, p. 110-123.

20 *Mémoires de Nicolas Goulas*, éd. Charles Constant, Paris, Société d'histoire de France, t. I, 1879, année 1648.

Broussel et de deux autres magistrats. Broussel étant très populaire, l'île de la Cité et les quartiers environnants dressent des barricades, les 27 et 28 août 1648, ce qui oblige la régente à céder et à accepter à contrecœur la déclaration des 27 articles.

L'année suivante, 1649, est celle du siège de Paris. Pour briser les résistances et reprendre en main le pouvoir, Anne d'Autriche décide de frapper un grand coup. Dans la nuit du 5 au 6 janvier, toute la famille royale et une partie de la cour quittent la capitale pour Saint-Germain-en-Laye. Louis XIV, âgé de dix ans, se souviendra toute sa vie de cette terrible nuit glaciale, où il a dormi sur la paille, parce que l'accueil dans ce château n'a pas été préparé, parce qu'il fallait garder le secret de l'opération. Condé devenu l'homme fort de la régence est bien décidé à briser l'opposition parisienne constituée des magistrats et de la grande noblesse. Une armée frondeuse est constituée, dirigée le prince de Conti, frère de Condé, les ducs d'Elbeuf, Beaufort et Longueville. Une autre armée recrutée par de Retz est battue à Antony et celle des frondeurs écrasés à Charenton, le 8 février 1649. Tout s'achève par la paix de Rueil, négociée par Mazarin et Gaston d'Orléans, le 11 mars 1649.

L'année 1650 est marquée par l'arrestation et l'emprisonnement de Condé, son frère Conti et son beau-frère Longueville. Condé, tout puissant après sa victoire, est devenu très impopulaire, à cause de son caractère très autoritaire, qui exaspère tout le monde. Il fait l'unanimité contre lui et Anne d'Autriche décide de le faire arrêter, le 18 janvier 1650. Pour le prix de son ralliement, de Retz, déjà évêque coadjuteur de Paris, obtient le chapeau de cardinal.

L'année 1651 est celle du grand retournement de l'opinion. Le Parlement de Paris, par 140 voix contre 47, vote, le 4 février, une remontrance, qui réclame la libération des princes et le départ de Mazarin. Une assemblée de noblesse réunie à Paris du 6 février au 25 mars, soutenue par Gaston d'Orléans, exige aussi la libération des princes, mais surtout propose une réunion des états généraux, pour réformer le royaume. Cette volte-face de l'opinion permet à la reine de changer à nouveau de politique. Mazarin s'en va à la forteresse du Havre pour procéder lui-même à la libération des princes, qui l'invitent à dîner, car ils sont respectueux des règles de l'hospitalité nobiliaire. Respectueux

de l'arrêt au Parlement, il part ensuite en exil, en Allemagne, chez son ami, l'électeur et archevêque de Cologne. Pendant tout son voyage, il est accueilli partout comme un chef d'État. Il est persuadé que les frondeurs seront incapables de s'entendre et programme son retour.

L'année 1652 est celle de la guerre civile. La France est très divisée et le pouvoir éparpillé sur trois lieux différents. À Bordeaux règnent sans partage les condéens appuyés par leur armée. À Poitiers se trouvent le roi, la reine et la cour. Mazarin, à la tête d'une armée, qu'il a recrutée à ses frais, les rejoint. À Paris gouverne Gaston d'Orléans. De Retz voudrait le voir constituer un tiers parti entre les condéens et les royaux, mais le duc d'Orléans refuse cette solution par légitimisme et attachement à la reine et au roi, majeur depuis septembre 1651. En revanche, il laisse agir sa fille, la Grande Mademoiselle. Cette dernière, heureuse de commander une armée, part du Palais du Luxembourg, où réside son père, traverse la Beauce à la tête de ses troupes et s'empare d'Orléans de façon spectaculaire, le 27 mars 1652. Pendant ce temps, Condé et son armée remontent vers le nord. Ils sont vainqueurs des royaux à Bléneau, village situé dans l'Yonne, à une vingtaine de kilomètres de la vallée de la Loire et de Briare, les 6 et 7 avril 1652. Turenne parvient à sauver l'armée royale de la destruction en organisant une retraite exemplaire. Condé et Turenne, à la tête de leurs troupes, se dirigent vers Paris. La Grande Mademoiselle sauve son cousin Condé, dont les soldats sont coincés entre les murs de Paris et l'armée royale, commandée par Turenne, en faisant tirer les canons de la Bastille sur les royaux, le 2 juillet 1652. Condé, maître de Paris, y fait régner une véritable terreur de juillet à septembre. Les Parisiens exaspérés organisent une riposte politique, qui sonne la fin de la Fronde. Le roi fait son entrée à Paris sous les acclamations le 21 octobre 1652 et Condé part en exil chez les Espagnols. Il faudra attendre l'année suivante pour que l'Ormée de Bordeaux soit réduite. Le 3 août 1653, le duc de Vendôme pénètre à la tête des troupes royales dans la ville²¹.

20

21 Anne Marie Cocula, *Histoire de Bordeaux*, Toulouse, Le Périgrinateur, 2010, p. 125-132.

LES CARACTÈRES NOVATEURS ET PEUT-ÊTRE SEULEMENT BAROQUES DE LA FRONDE

Le rôle des femmes

La première originalité de la Fronde est la présence spectaculaire des femmes, dans le déroulement des événements. Dès le ^{xix}^e siècle, ce rôle des grandes dames de la noblesse, des princesses et des duchesses avait tellement frappé les esprits que le philosophe Victor Cousin avait consacré un certain nombre de livres pour les glorifier. Divers auteurs ont été fascinés par le caractère novateur de leurs interventions, mais ces dernières années, les travaux de Jean Garapon, professeur de littérature, et de l'historienne Sophie Vergnes, ont renouvelé le sujet²². Sophie Vergnes distingue les « amazones », c'est-à-dire celles qui ont dirigé les armées, et les « médiatrices », qui sont des diplomates. Bien que son père, Gaston d'Orléans, ironise à propos des aventures militaires de sa fille, en parlant « des maréchaux de camp de ma fille », il ne s'oppose pas à ces projets, puisque son armée part du palais du Luxembourg, résidence du prince. Caracolant avec joie à la tête des troupes, elle s'empare d'Orléans le 27 mars 1652, fait tirer les canons de la Bastille le 2 juillet 1652, comme on l'a vu plus haut. Jean Garapon souligne qu'elle agit comme une héroïne cornélienne, car elle est une lectrice enthousiaste du dramaturge et est une passionnée de théâtre, comme son père. À mon avis, elle est aussi très féministe, ce que démontre le récit qu'elle fait de la visite de M. de Frontenac à sa femme, qui vit dans l'entourage de la princesse, exilée au château de Saint-Fargeau. Il voudrait dormir avec son épouse, ce qu'elle refuse. La Grande Mademoiselle commente en plaignant Mme de Frontenac « d'avoir un mari aussi extravagant ».

22 Victor Cousin, *Madame de Longueville*, Paris, Didier, 1853 ; *Madame de Sablé*, Paris, Didier, 1854 ; *Madame de Hautefort*, Paris, Didier, 1856 ; *Madame de Chevreuse*, Paris, Didier, 1856 et 1862 ; Louis Batiffol, *La Duchesse de Chevreuse, une vie d'aventures et d'intrigues sous Louis XIII*, Paris, Hachette, 1913 ; Christian Bouyer, *La Duchesse de Chevreuse*, Paris, Pygmalion, 2002 et *La Grande Mademoiselle, la tumultueuse cousine de Louis XIV*, Paris, Pygmalion, 2004 ; J. Garapon, *La Grande Mademoiselle mémorialiste*, *op. cit.* ; *La Culture d'une princesse...*, *op. cit.* ; « La Grande Mademoiselle en visite à Trévoux », *art. cit.* ; Sophie Vergnes, *Les Frondeuses, une révolte au féminin*, *op. cit.*

La duchesse de Longueville, sœur de Condé, participe aux campagnes militaires, lorsque son frère est emprisonné. À l'inverse de la Grande Mademoiselle, elle multiplie les amants et ne semble pas agir en fonction de sa culture littéraire, mais plutôt pour défendre les intérêts de son lignage. Il en est de même avec la princesse de Condé. Pendant l'internement de son mari, elle part clandestinement à Bordeaux diriger les opérations et haranguer les foules. Son comportement très romanesque est digne de celui de la Grande Mademoiselle²³.

22

Les « médiatrices » paraissent moins romanesques que les « amazones » et plus intéressées par l'argent, le pouvoir et le sexe. La duchesse de Chevreuse, par le nombre de ses amants, est un empire européen à elle seule. Puissante, sans scrupule et redoutée, elle dispose de réseaux particulièrement efficaces. Mazarin la traite de « putane » en privé, en 1651, selon Goulas, dans ses *Mémoires*, mais négocie avec elle. Dans une lettre écrite la même année, en avril, Mazarin ajoute cette phrase cruelle et cynique : « lorsque l'âge empêche lesdites dames de profiter de leur beauté, elles ont recours à leurs filles ».

La princesse Palatine, seconde fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue, et de Catherine de Lorraine, est sœur de la reine de Pologne. Elle deviendra un agent secret de Mazarin. Elle se comporte comme une espionne auprès des opposants, mais elle est surtout une conseillère politique d'une grande compétence, qui a tous les talents pour mener des négociations complexes. Elle a ses idées, mais demeure très loyale et très sûre pour Mazarin en toute circonstance.

La duchesse de Châtillon, fille du fameux Bouteville, un Montmorency d'une branche cadette, champion du duel, exécuté sous Louis XIII pour s'être battu par provocation sous les fenêtres du souverain, et sœur du maréchal de Luxembourg, surnommé « le tapissier de Notre-Dame », à cause du grand nombre de drapeaux pris à l'ennemi sous Louis XIV, est la cousine de Condé. Pilier du « parti condéen » de 1652 à 1659, d'une grande beauté, elle use et abuse de son pouvoir de séduction.

23 Yves-Marie Bercé, « Les princes de Condé, héros de roman, la princesse amazone et le prince déguisé », dans Roger Duchêne et Pierre Ronzeau (dir.), *La Fronde en questions*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1989, p. 131-141.

Maîtresse de Condé et du duc de Nemours, elle réunit ses deux amants dans une action politique commune. Avare, elle profite de sa situation pour obtenir des terres et de l'argent.

Qualifiées de « créatures vénales », de « séductrices », de « putains », de « maquerelles », accusées d'immoralité, ces femmes brillantes d'intelligence et ayant un sens politique aigu ont joué un rôle capital, mais souvent méconnu, pendant toute la Fronde.

Une révolution littéraire

La seconde originalité de la Fronde est l'explosion de la liberté de la presse et la véritable « révolution littéraire » qui l'accompagne. Elle s'exprime par la publication de près de cinq mille mazarinades²⁴. Deux mille d'entre elles ont été publiées en 1649, pendant le siège de Paris et mille cinq cents en 1652, ces deux années représentant 70 % de la production. Le secteur économique de l'imprimerie, qui était en difficulté, devient prospère, grâce à la publication de ces pamphlets, qui coûtent beaucoup moins cher à produire que des livres. Comme ils sont écrits par les plus grands écrivains de l'époque et des plumitifs payés par les princes, qui ont à leur service des sortes d'agences de presse avant la lettre, ils sont souvent polémiques contre Mazarin et se vendent très bien. Certaines d'entre elles sont des petits chefs-d'œuvre comme le *Manifeste de Monseigneur le duc de Beaufort*, qui a été étudié par Christian Jouhaud²⁵. En réalité, ce manifeste n'a pas été rédigé par les services du duc, mais fabriqué par de Retz, qui veut le discréditer. Le duc de Beaufort, petit-fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, est un guerrier courageux, mais il ne brille pas sur le plan intellectuel. Comme il s'exprime mal et mélange les notions et le vocabulaire, de Retz l'imité pour donner plus de vérocité à sa mazarinade. Ainsi, il parle « d'entoxiquer les gens » de « spéculariser sur tout » à la place de

²⁴ Christian Jouhaud, *La Fronde des mots*, Paris, Aubier, 1985. Un colloque pluridisciplinaire sur les mazarinades a eu lieu à la bibliothèque Mazarine les 10 et 11 juin 2015. Les actes se trouvent dans <http://www.mazarinades.net/blog/?p=2017>. Un autre colloque sur l'exploration des mazarinades a eu lieu à l'université de Tokyo, le 3 novembre 2016. L'université de Tokyo possède une très belle collection de mazarinades : <http://mazarinades.org/corpus/>.

²⁵ C. Jouhaud, *La Fronde des mots*, op. cit., p 102.

« spéculer », des « hémisphères de Mazarin » au lieu des « émissaires ». Pour de Retz, il s'agit faire rire aux dépens de Beaufort de le faire mourir politiquement. Ce jeu d'échec est redoutable pour ceux qui en sont victimes.

Si les mazarinades représentent des œuvres littéraires et politiques, dont les lecteurs sont friands, c'est qu'elles font partie de tout un imaginaire, qui se déploie, chez les élites baroques de ce premier XVII^e siècle. L'un des grands succès littéraires du siècle est *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, roman de cinq mille pages environ, publié entre 1607 et 1627. Il est très présent dans l'imaginaire des gentilshommes frondeurs. De Retz raconte que Noirmoutier entre cuirassé à l'hôtel de ville de Paris, en 1649, dans la chambre de la duchesse de Longueville. Cette dernière vient d'accoucher d'un enfant, conçu avec son amant, La Rochefoucauld, mais elle est l'une des « amazones » les plus actives. De Retz écrit :

24

Ce mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons, de trompettes [...] donnant le spectacle qui se voit plus souvent dans les romans qu'ailleurs. Noirmoutier, qui était grand amateur de *L'Astrée*, me dit : je m'imagine que nous sommes assiégés dans Marcilli²⁶.

Marcilli est une grande bataille du roman, au cours de laquelle Polémas, seigneur brutal et ambitieux, veut renverser le système matrilineaire du royaume de la reine Amasis, pour instaurer un régime patrilineaire. Il symbolise la violence et la guerre, dans le monde de *L'Astrée*, qui est celui de la justice, de la concorde et de la foi religieuse.

L'Astrée n'est pas le seul chef-d'œuvre qui peuple l'imaginaire des gens de cette époque. Des romans italiens comme *Roland furieux* de l'Arioste ou *La Jérusalem délivrée* du Tasse font fureur et ont été les sujets très populaires des ballets de cette première moitié du XVII^e siècle²⁷. Les allers et retours entre la littérature et la réalité sont fréquents. *Artamène ou*

²⁶ Cardinal de Retz, *Mémoires*, éd. cit., p. 119.

²⁷ *Ballets pour Louis XIII*, t. 1, *Danse et politique à la cour de France (1610-1643)*, éd. Marie-Claude Canova-Green, Toulouse, Société de littératures classiques, 2010, p. 66-119 ; *Roland et Armide* ont été publiés dans Philippe Quinault, *Livrets d'opéra*, éd. Buford Norman, Toulouse, Société de littératures classiques, 1999, t. II, p. 197-247 ; Nathalie Lecomte, *Entre cours et jardins d'illusion, le ballet en Europe (1515-1715)*, Paris, Centre national de la danse, 2015.

le Grand Cyrus, de Madeleine de Scudéry, un roman de 13 095 pages, publié entre 1649 et 1653, est directement inspiré des événements qui se déroulent, de même que la tragédie de Corneille, *Nicomède*, jouée en pleine Fronde, en 1651²⁸. Les *Mémoires* de de Retz, écrits vingt-cinq ans après les événements, sans archives, sont aussi un chef-d'œuvre de la littérature baroque. D'ailleurs, lui-même introduit ses mémoires en écrivant qu'il va raconter « l'histoire de [sa] vie », parce qu'il a vécu beaucoup « d'aventures »²⁹.

L'amitié structure la politique

La troisième originalité de cette période est le rôle de l'amitié, qui est l'un des éléments structurels de la vie politique de l'époque, beaucoup plus que les idéologies³⁰. La Châtre écrit à propos de la cabale des Importants de 1643 : « de puissantes considérations m'appelaient : presque tous mes amis y étaient embarqués³¹ ». La Rochefoucauld est sur le même registre lorsqu'il évoque la conjuration de Cinq-Mars de 1642, contre Richelieu. Il s'y engage par amitié avec la duchesse de Chevreuse et le comte de Montrésor, par le simple jeu de l'amitié, car il ne connaissait pas Cinq-Mars et ne l'avait jamais vu. Il écrit à propos de la sulfureuse duchesse : « Nous fûmes bientôt dans une très grande liaison d'amitié ». Elle l'appelle au secours, au moment où elle a besoin d'aide pour s'exiler en Espagne. Il lui rend service, ce qui le condamne aux yeux de Richelieu qui le condamne à un petit séjour à la Bastille. Il est aussi « dans une grande liaison d'amitié avec Mademoiselle de Hautefort », grande amie et toute dévouée à la reine Anne d'Autriche. Ce rôle de l'amitié revient sans cesse dans ses *Mémoires*. Ce sentiment,

28 Jean Rohou, *La Tragédie classique, Histoire, théorie, anthologie, (1550-1793)*, Rennes, PUR, 2009, analyse de *Nicomède*, p. 193-194.

29 Cardinal de Retz, *Mémoires*, éd. cit., p. 127.

30 Jean-Marie Constant, « L'amitié, moteur de la mobilisation politique dans la noblesse de la première moitié du XVII^e siècle », *XVII^e siècle*, 205, « L'amitié », 1999/4, p. 593-208, repris dans *La Noblesse en liberté, XVI^e-XVII^e siècles*, PUR, Rennes, 2004, p. 173-191.

31 Edme de La Châtre, *Mémoires du comte de La Châtre contenant la fin du règne de Louis XIII et le commencement de celui de Louis XIV*, Paris, Michaud et Poujoulat, coll. « Mémoires pour servir l'histoire de France », 1838, p. 271. Cet engagement par amitié lui vaut de perdre sa charge très prestigieuse de colonel général des Suisses. Il meurt en 1645.

qui est une forme de relation sociale et politique, lui fait prendre tous les risques et ne se dérobe jamais pour sauver ses amis, lorsqu'ils se trouvent dans des situations difficiles. Il aide ainsi le comte de Montrésor, ancien conseiller de Gaston d'Orléans et adversaire résolu de Richelieu, puis Béthune, neveu de Sully, également opposant notoire au cardinal, à s'exiler en Angleterre. Il s'attend alors à connaître à nouveau les foudres de Richelieu et à retourner en prison, mais la mort du cardinal, en 1642, vient à point pour le tirer de cette situation périlleuse. On trouve dans tous les mémoires de l'époque et notamment dans ceux de Montrésor, de de Retz, de Fontrailles et de bien d'autres, des assertions fortes, qui révèlent la force du sentiment de l'amitié dans les engagements politiques du temps.

26

Anne d'Autriche et Mazarin, en 1643, lorsqu'ils parviennent au pouvoir à la faveur de la régence, cherchent à se constituer des réseaux d'amitié. La Châtre le révèle en notant que la vieille amitié de la reine Anne d'Autriche pour Madame de Chevreuse « s'effaçait peu à peu pour la nouvelle celle du cardinal, qu'on voyait s'accroître de jour en jour ». Il indique ensuite la façon de procéder de Mazarin en écrivant :

Il fit des avances pour acquérir l'amitié de ceux qu'elle [la reine] avait cru toujours ses serviteurs. Il commença par Monsieur de Marsillac [La Rochefoucauld], comme étant le premier à qui elle avait protesté hautement de faire du bien et lui fit demander son amitié avec des termes les plus civils et les plus pressants, qui se puissent imaginer³².

La Rochefoucauld alla rendre compte à la reine des propositions que le cardinal lui avait faites. Anne d'Autriche lui répondit que « le plus grand plaisir qu'il lui pouvait faire » était d'accepter. La même démarche fut faite auprès de Monsieur de Metz, c'est-à-dire Henri de Bourbon, duc de Verneuil, fils d'Henri IV et de la marquise de Verneuil. La plus grosse opération entreprise est de rallier César de Vendôme (1594-1665), fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Les princes de la maison de Vendôme ayant toujours été dans l'opposition sous Richelieu, la grande idée de la reine et de Mazarin est d'obtenir le ralliement de ce puissant

32 *Ibid.*, p. 284.

clan des Bourbons, le troisième après celui des Orléans et des Condé. Selon le témoignage d'Henri de Campion, Mazarin a l'intention de relever « la maison de Vendôme » pour s'appuyer sur elle, car elle a été « la plus exposée à la persécution » au temps de Richelieu. Une conférence regroupa des fidèles du duc de Vendôme, Épernon, Campion, Fiesque, Beaupuy, La Châtre, pour décider de la conduite à tenir. À l'issue de la réunion, le comte de Fiesque fut chargé d'aller dire au cardinal « de la part de M.M. de Vendôme, de Metz, et d'Épernon, qu'ils souhaitaient être ses amis, avec toutes sortes de franchises et de sincérités, mais qu'ils voulaient s'attacher à lui seul ».

Le ralliement de la famille de Vendôme mit du temps à se réaliser, car le fils cadet, le duc de Beaufort, fut emprisonné au château de Vincennes, pour avoir été l'un des chefs de la cabale des importants de 1643. César, son père, qui avait soutenu la cabale et craignait de subir le même sort que son fils, partit en exil à Genève, en Allemagne, à Venise et à Florence. L'aîné, le duc de Mercœur (1612-1668), se laissa convaincre le premier et devint vice-roi de Catalogne de 1649 à 1651, puis épousa, en 1651, Laure Mancini, une nièce de Mazarin. César de Vendôme ne participa pas à la Fronde et son loyalisme fut récompensé par le gouvernement de Bourgogne, pendant l'incarcération de Condé, puis la charge de surintendant de la navigation, dont Anne d'Autriche se démit en sa faveur. Commandant les troupes royales, il libère Bordeaux des condéens et des frondeurs de l'Ormée³³.

Grâce à ces précieux renseignements contenus dans les Mémoires, on sait comment Mazarin tenta de rallier des nobles de haut rang, qui avaient été dans l'opposition à Richelieu, en leur faisant demander leur amitié. Ceux que l'on peut nommer dans un langage contemporain « les leaders des partis de cour », organisés autour d'un grand seigneur, souvent un prince du sang, ont procédé de la même façon. On peut donc affirmer, sans risque d'erreur, que dans presque tous les complots, cabales et révoltes nobiliaires du XVII^e siècle, la mobilisation s'est faite entre amis.

33 Jean-Jacques Renault, *César de Vendôme*, Blois, Éditions du Cherche Lune, 2015, p. 409-419.

Les assemblées de noblesse

28

Les révoltes nobiliaires, conduites par un prince de la famille royale ou un grand seigneur, entraînant avec lui une importante clientèle, sont fréquentes depuis le xv^e siècle. En général, les prises d'armes s'achèvent par une négociation et par l'obtention de nouveaux avantages. La Fronde n'obéit pas exactement à ce schéma, car les princes n'interviennent pas dans les événements avant 1649. De plus, la structure de la famille royale des Bourbons, à ce moment précis de la Fronde, explique en partie la complexité des situations. Les trois clans Bourbon, les Orléans, les Condé et les Vendôme, dotés d'énormes clientèles, sont rarement unis, sans être des ennemis. Ils passent leur temps à se surveiller et à se jalouser. Condé, rallié à Richelieu, est partisan d'un pouvoir fort, voire tyrannique, alors que Gaston d'Orléans et les Vendôme appellent de leurs vœux le retour aux institutions traditionnelles, c'est-à-dire à une « monarchie tempérée ». Néanmoins, il ne faut pas exagérer le rôle de ces différences politiques. Ces critères idéologiques sont secondaires dans le comportement des princes, car ces derniers sont d'abord des gens d'action. Chacun de ces clans voudrait avoir la faveur de la régente et gouverner avec elle. De multiples parties d'échecs souvent très difficiles à suivre se jouent en permanence entre eux et avec le pouvoir. D'autres familles nobles, appartenant à la noblesse seconde, jouent leur partition à leur échelon et sont impliquées dans les événements. Par exemple, le rôle de Turenne et de de Retz, tout en étant important à certains moments, est moins central, car il ne met pas directement en danger le pouvoir monarchique. Ils sont davantage des accompagnateurs plus que des acteurs directs. Ces grands seigneurs et leur énorme clientèle constituent une force militaire, qui peut être décisive, ce qui explique que les historiens du xix^e siècle aient pu parler de « Fronde nobiliaire », à leur propos.

Néanmoins, le phénomène le plus nouveau est d'une autre nature : la réunion d'assemblées de noblesse, qui rassemblent des centaines de gentilshommes et développent des projets politiques, dont le plus spectaculaire est une demande de tenir des États généraux, pour réformer le royaume. Les trois ordres ont rédigé des cahiers de doléances dans

les bailliages et les sénéchaussées, en 1649 et 1651, selon le processus habituel. On découvre ces cahiers, beaucoup plus rares que ceux de 1789, dans les archives, les bibliothèques et les fonds privés. Ces États ne verront jamais le jour, car Mazarin conseillait d'en parler beaucoup, mais de ne les réunir jamais. Les historiens, jusqu'à une date récente, ont peu parlé de ces assemblées, considérant que leur rôle était marginal. Pourtant, ces assemblées ont beaucoup inquiété le pouvoir³⁴.

La plus importante est celle de 1651, qui se réunit à Paris. Elle a obtenu l'appui de Gaston d'Orléans, qui a reçu les responsables à sa résidence, au palais du Luxembourg. Elle s'assemble pratiquement tous les jours du 5 février au 25 mars 1651, d'abord dans des hôtels princiers, puis le nombre de participants s'accroissant rapidement, au couvent des Cordeliers, dans une salle, qui existe toujours, dans l'actuelle rue de l'École de Médecine (VI^e arrondissement) et qui a été le siège du célèbre club de l'époque révolutionnaire³⁵. D'après les recherches que j'ai pu faire pour identifier les participants, ils sont pour 75 % des gentilshommes et pour 65 % originaires du grand Bassin parisien, de Picardie et de Normandie³⁶.

Ils demandent la libération des princes, mais ils continuent à siéger, une fois cette revendication obtenue, car ils multiplient les contacts avec le clergé et le tiers état pour tenter de les convaincre d'exiger la convocation des états généraux. Cette assemblée n'est pas uniquement portée par son programme, mais aussi par son comportement et son organisation. Régulièrement, ils signent des actes d'union, par lesquels ils marquent leur solidarité et s'obligent à s'aider en cas de péril, ce qui fait partie de la sociabilité nobiliaire traditionnelle. Ils décident ensuite d'abolir toute hiérarchie entre eux et proclament l'égalité totale entre tous les nobles présents. Ils travaillent en commission comme les assemblées législatives d'aujourd'hui. Selon Guy Joly, ils sont très disciplinés dans

34 Jean-Dominique Lassaïgne, *Les Assemblées de noblesse en France aux xvii^e et xviii^e siècles*, Paris, Cujas, 1965.

35 Jean-Marie Constant, « La troisième Fronde, les gentilshommes et les libertés nobiliaires », *xvii^e siècle*, 145, « La Fronde », 1984/4, p. 341-355.

36 Jean-Marie Constant, « L'assemblée de noblesse de 1651 : une autre conception de la monarchie », dans R. Duchêne et P. Rouzeau (dir.), *La Fronde en question*, op. cit., p. 277-286.

les débats et ne siègent pas dans le brouhaha et les chahuts, comme les magistrats du Parlement de Paris³⁷. Leur bureau est organisé de façon originale. Ainsi, l'assemblée est présidée par deux présidents élus sur le modèle des consuls de la république romaine antique et renouvelés chaque quinzaine, le secrétariat étant assumé par deux gentilshommes à titre permanent.

Cette assemblée de plusieurs centaines de nobles, réunis dans la capitale, est un sujet d'inquiétude pour le gouvernement. Leur ferme volonté de réunir les états généraux et de demander que leurs assemblées jouent un rôle politique heurte non seulement la reine et Mazarin, mais aussi le Parlement de Paris. Ce dernier exige la dissolution de cette assemblée, qu'il considère comme illégale. Pour les magistrats, la réunion des états était un danger parce que le Parlement de Paris prétendait représenter les intérêts de la population, lorsque les états n'étaient pas assemblés. Si les États généraux étaient réunis, leur rôle dans l'État monarchique s'en trouverait amoindri. De Retz soutient un argument proche :

30

Nous avons Monsieur [Gaston d'Orléans], nous avons le Parlement, nous avons l'Hôtel de ville, ce composé paraissait faire le gros de l'Etat ; tout ce qui n'était pas assemblée légitime le déparait³⁸.

Face à cette opposition multiple, le gouvernement persuade Gaston d'Orléans et Condé de se rendre à l'assemblée, pour lui demander de se dissoudre. L'assemblée se résigne à obéir, mais négocie afin d'obtenir la promesse de réunir les états généraux. Les nobles obtiennent une promesse et une date, le 8 septembre 1651. Cependant, ils n'ont aucune illusion, car ils savent que Louis XIV, majeur la veille, le 7 septembre, ne sera pas tenu de respecter les engagements pris pendant sa minorité. Le grand rêve d'une monarchie tempérée s'évanouit, parce qu'il heurte trop d'intérêts politiques majeurs. Seul, le duc de La Rochefoucauld a compris le sens de ce renoncement, en écrivant, dans ses *Mémoires*,

37 Les *Mémoires* de Guy Joly ont été publiés à Genève, en 1751, en deux volumes.

38 Cardinal de Retz, *Mémoires*, éd. cit., p. 512.

que les princes d'Orléans et de Condé ont méconnu « leurs véritables intérêts » en voulant ménager « la cour et le Parlement »³⁹.

Néanmoins, les gentilshommes ne renoncent pas à leurs projets. En 1652, en Orléanais, en Normandie et en Vexin, des assemblées de gentilshommes campagnards se réunissent et se fédèrent. Ils se plaignent surtout des violences de gens de guerre, qui ne respectent pas leurs propriétés. Ils obtiennent même d'être reçus par le roi et la reine, qui sont impressionnés par le légitimisme de cette petite noblesse. Mazarin pense même un moment à les constituer en une armée pour reconquérir des territoires et des esprits, face à la Fonde condéenne. Il n'aura pas besoin d'eux et abandonnera cette idée, au grand désespoir de cette petite noblesse, qui a le sentiment d'avoir été manipulée et méprisée.

Les plus radicaux de ces petits gentilshommes accompagnent la révolte paysanne des « sabotiers de Sologne » de 1658-1659. Mazarin charge Gaston d'Orléans de négocier avec les révoltés. Le prince réussit à calmer la colère paysanne, sans que l'on connaisse la teneur de l'accord conclu, mais le mouvement nobiliaire continue à se développer. Gaston d'Orléans refuse à la fois de cautionner cette mobilisation noble dans son apanage et de la réprimer. En conséquence, les gentilshommes se radicalisent et cherchent à convaincre les noblesses des provinces voisines, en envoyant des émissaires un peu partout dans le royaume et même à l'étranger pour obtenir le soutien de Condé, en exil chez les Espagnols⁴⁰. Les gouverneurs de province ont pour mission de dissuader les gentilshommes de se réunir. Ils y parviennent souvent, ce qui explique le cantonnement de la mobilisation en Orléanais, en Normandie et en Vexin, où les conditions sont plus favorables. Cette révolte d'amis et de voisins, de catholiques et de protestants, repose sur la convivialité et l'amitié. Elle mobilise majoritairement des cadets, qui habitent en

39 La Rochefoucauld, *Mémoires*, éd. cit., p. 135.

40 Jean-Marie Constant, « Une aventure baroque : la révolte nobiliaire de 1658-59 dans le Dunois », dans André Bazzana (dir.), *Châteaux, nobles et aventuriers*, Bordeaux, CORCEMC, 1999, p. 213-237 ; « La révolte nobiliaire de 1658-59, en Orléanais, mouvement marginal ou authentique manifestation de démocratie nobiliaire ? », dans *Sociétés et idéologies des temps modernes. Hommage à Arlette Jouanna*, Montpellier, Université de Montpellier, 1996, repris dans *La Noblesse en liberté*, op. cit., p. 253-265.

Orléanais, dans un carré d'environ soixante kilomètres carrés de côté, à cheval sur la Beauce, la Sologne et la forêt d'Orléans. Arrêtés, interrogés par l'intendant Pomereu, les participants à ce mouvement racontent leur aventure⁴¹. Néanmoins, ils ont une faiblesse congénitale, Gaston d'Orléans refusant de prendre la tête de cette révolte, ils ne parviennent pas à se trouver un chef dans la grande noblesse, peu désireuse de courir l'aventure avec eux. Si un Cromwell s'était levé pour les entraîner, la révolte aurait pu être très dangereuse pour le pouvoir, car ce mouvement n'a pas concerné que quelques cantons orléanais. En réalité, trois à quatre mille gentilshommes, dans diverses provinces, ont soutenu le mouvement à des titres divers, quelquefois modestes, par une signature ou une acceptation orale. Le leader le plus actif de la rébellion, le protestant Gabriel de Jaucourt de Bonnessons, sieur de Basfour en Sullias (région de Sully-sur-Loire) en Sologne, fut condamné à mort et exécuté, malgré les interventions de Condé pour obtenir sa grâce.

L'histoire traditionnelle de la Fronde distinguait la Fronde parlementaire de la Fronde nobiliaire et de la Fronde condéenne, mais privilégiait une relation très événementielle de cette révolte, qui a duré cinq ans, de 1648 à 1653. J'ai renoncé à cette relation, qui rend le plus souvent les événements incompréhensibles, comme l'a écrit Ernest Kossman en 1954, et j'ai privilégié une approche thématique, qui a l'avantage de mieux cerner les problématiques.

Pour moi, la Fronde est le révélateur d'une crise sociale, qui affecte en profondeur la société française de ce milieu du XVII^e siècle. La première manifestation de cette crise est une protestation contre la fiscalité démentielle, pour financer la guerre. La seconde est la violation continue des privilèges surtout fiscaux, alors que la population, dans tous les milieux, les considère comme des libertés fondamentales. La troisième sépare les partisans d'un pouvoir centralisé et autoritaire aux partisans d'une monarchie tempérée, respectueuse des pouvoirs intermédiaires et des libertés traditionnelles.

41 Les interrogatoires des participants arrêtés se trouvent à la BnF, Mss Fr 6896-6897.

En même temps, la Fronde est l'occasion de voir apparaître des nouveautés. La première est le rôle des femmes de la grande noblesse, qui jouent un rôle très important en commandant des armées ou en devenant des diplomates chevronnées.

La seconde révélation est la force du lien d'amitié, qui est le moteur de la mobilisation politique, dans le camp des Frondeurs comme dans le camp royaliste. Ce rôle de l'amitié est beaucoup plus puissant que la connivence religieuse ou idéologique.

Le troisième élément déterminant est une forme de révolution littéraire, qui s'exprime par la publication de cinq mille mazarinades, qui sont des pamphlets écrits par les plus grands écrivains du temps le plus souvent contre Mazarin. Les grands succès littéraires du XVII^e siècle, comme *L'Astrée*, *Roland furieux* ou *La Jérusalem délivrée*, forgent l'imagination des frondeurs, qui s'identifient à ces héros de roman. La Grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, a pour modèle les personnages des tragédies de Corneille.

Une autre manifestation inédite est l'irruption de la noblesse seconde et de la petite noblesse dans la sphère politique. Ils se réunissent dans des assemblées de noblesse, qui réclament la réunion des États généraux pour réformer le royaume. Ils ne réussiront pas à les obtenir, car Mazarin y est hostile, de même que le Parlement de Paris, qui redoute l'influence de la noblesse ou des États sur l'échiquier politique.

La Fronde est un échec immédiat, mais Louis XIV, très attentif aux aspirations qui se sont manifestées lors de ces événements, a mis en œuvre bien des réformes réclamées par les opposants à Richelieu et Mazarin.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	
Nicolas Le Roux.....	7
Nouvelles perspectives de recherche et d'interprétation concernant la Fronde	
Jean-Marie Constant.....	11
Papier timbré et Bonnets rouges : essai de bilan	
Gauthier Aubert.....	35
La révolution anglaise des années 1640 et les mutations de la communication politique	
Stéphane Haffemayer.....	51
Les échelles du politique à travers les biographies d'Algernon Sidney et de lord Bolingbroke	
Stéphane Jettot.....	71
Du <i>country party</i> au radicalisme (vers 1670-vers 1780) : Anatomie de la contestation politique en Grande-Bretagne	
Edmond Dziembowski.....	93
Les soldats protestants face à la révocation. L'armée royale à l'épreuve de l'édit de Fontainebleau (1685-vers 1760)	
Paul Vo-Ha.....	113
Mettre le monde par-dessus tête	
Pierre Serna.....	135

